

comme synonyme par plusieurs auteurs, et dont elle n'est peut-être qu'une variété remarquable. Elle en diffère par le port plus grêle, la panicule moins serrée, le rachis des épillets plus grêle, et surtout par les anthères linéaires une fois plus longues.

BROMUS DANTHONIÆ Trin. in C.-A. Mey. *Ind. Cauc.* 24, et *Ic. Gram.* III, t. 353. *Tri-niusa Danthoniæ* Steud. *Syn. Gram.* 328. — In provinciis Caucasiacis (*Hohenacker*); Persia (*Kotschy*); Cappadocia (*Balansa* n. 849).

HETERANTHELIUM PILIFERUM Hochst. in *Kotschy Pl. Alep.* n. 130 a; *Jaub. et Spach Illustr. pl. Or.* t. 318. — In Syria (*Aucher-Éloy, Kotschy, Gaillardot*); in Persia ad Chiraz et ruinas Persepoleos (*Kotschy*). — Prope Massiliam ad portum La Joliette advena (*Blaise et Roux*).

ELYMUS DELILEANUS Schult. *Mant.* II, 424. *E. geniculatus* Delile *Fl. Ég.* 30, t. 13, f. 1. *E. rachitrichus* Hochst. in *Kotschy Pl. Alep.* n. 180 b. *Crithopsis rachitricha* *Jaub. et Spach Illustr. pl. Or.* t. 321. — In Portu Juvenali a ell. Durieu de Maisonneuve et Touchy anno 1857 inventus. — In Ægypto (*Delile*); Palæstina (*Boiss.*); in Syria, in Persia prope Chiraz (*Kotschy*). — Prope Massiliam juxta lacunas ad lanas abluendas advena (*Blaise et Roux*).

HORDEUM PUSILLUM Nutt. *Gen.* I, 87; *Kunth Enum.* I, 457. *H. fragile* Godr. *Fl. Juv.* ed. 2, 114 non *Boiss.* *H. pusillum, Riehlîi et euclastum* Steud. *Syn. Gram.* 353, n. 34, 35 et 37. — In America boreali ad ripas fluminis Mississippi prope urbem Nouvelle-Orléans et fluminis Missouri prope urbem Saint-Louis.

M. J. Gay (in *Bull. Soc. bot.* V, 317) a déjà fait remarquer l'extrême analogie de la plante du Port-Juvénal, dont la patrie était inconnue, avec celle de l'Amérique du Nord, et a constaté qu'elle n'en diffère que par les feuilles pubescentes, les glumes moins scabres, les épillets latéraux plus avortés et plus mutiques. De notre côté, nous avons été conduit par une observation attentive à rapporter les deux plantes au même type spécifique.

— **JUBATUM** L. *Sp.* 126. — In America septentrionali, in ditone Illinois (*Minn*).

ÆGILOPS SPELTOIDES Tausch in *Flora (Bot. Zeit.)* (1837) 109; *Jaub. et Spach Illustr. pl. Or.* t. 316. — Planta jam dudum in hortis botanicis hospita, verisimiliter ex Oriente allata, sed patria ignota.

M. Durieu de Maisonneuve fils rend compte de l'excursion faite le 10 et le 11 août à la Canau :

RAPPORT DE M. ELLY DURIEU DE MAISONNEUVE SUR L'EXCURSION FAITE LE 10 ET LE 11 AOUT A LA CANAU, ET DIRIGÉE PAR M. DURIEU DE MAISONNEUVE PÈRE.

L'excursion de la Canau, annoncée depuis si longtemps, s'est accomplie avec succès. Toutes les circonstances, même celles qui ne dépendaient pas de la bonne volonté de ceux qui s'étaient chargés de l'organisation de cette course, ont semblé se réunir pour en rendre l'exécution plus facile et les résultats plus fructueux.

Le mercredi 10, entre dix et onze heures, tout le monde était au rendez-vous, où nous attendaient les voitures. Après quelques minutes employées à marquer à chacun la place que lui donnait son numéro d'ordre, les six véhicules ont pris, de toute leur vitesse, la route de la Canau. Ce trajet, pour lequel on redoutait la chaleur excessive des jours précédents, s'est effectué sans fatigue, grâce à l'air frais qui n'a cessé de souffler et qui rendait la température

très supportable. A Saint-Médard-en-Jalles, on s'est arrêté le temps nécessaire au repos des chevaux qui, une fois rafraîchis, sont repartis avec une nouvelle ardeur sur la route désormais parfaitement plane et droite jusqu'à Sainte-Hélène-de-la-Lande.

Presque au sortir de Saint-Médard, le paysage change d'aspect : ce ne sont plus des vignes et des champs de céréales, mais d'immenses landes couvertes d'ajoncs et de bruyères, tantôt bornées par des forêts de pins (*Pinus Pinaster* Ait.), tantôt s'étendant jusqu'aux limites de l'horizon. L'uniformité de cette plaine est coupée ici par un taillis du Chêne-Tauzin (*Quercus Toza*); là par un parc à moutons avec une cabane au toit de chaume et de bruyères que supportent quelques poteaux de bois de pin à peine reliés par de mauvaises planches; ailleurs par un troupeau que garde un berger monté sur ses échasses et appuyé sur son long bâton.

A deux heures, nous étions arrivés à Sainte-Hélène. Aussitôt on descend de voiture pour aller à la recherche de plusieurs plantes intéressantes qui se trouvent dans les environs. En effet, à un kilomètre au delà du village, le long de la route, nous rencontrons un petit marais dans lequel on recueille les *Ranunculus hololeucos*, *R. tripartitus*, *Drosera intermedia*, *Helodes palustris*, ainsi que les *Cardamine parviflora* et *silvatica*; cette dernière espèce, dans cet endroit, est devenue tout à fait aquatique. L'*Exacum Candollei* s'y montre en assez grande abondance et en magnifiques échantillons, mêlé presque partout au *Centunculus minimus*, plante très rare dans notre sud-ouest. On y récolte aussi le *Myosotis sicula*, véritable rareté pour la France, et dont, malgré la saison un peu avancée, on trouve encore quelques pieds en assez bon état. Des fossés qui sont inondés tout l'hiver nous présentent le *Pilularia globulifera*, tandis que l'*Aira uliginosa* borde la route presque continuellement jusqu'à la Canau.

Le roulement des voitures vient interrompre les récoltes; chaque cocher réclame ses voyageurs, et, sa voiture pleine, fouette ses chevaux pour ne plus s'arrêter qu'au terme du voyage. Cette dernière partie de la route n'offre pas d'aspects très variés, et l'œil ne peut parcourir des espaces aussi vastes qu'entre Saint-Médard et Sainte-Hélène. On traverse de nombreux bois de pins, dont chaque arbre porte le récipient de terre cuite destiné à recueillir la résine; on aperçoit de temps en temps quelques maisons isolées, entourées de champs assez étendus, récemment moissonnés ou couverts encore de millet. Quelques jardins potagers, situés près des maisons, ont un aspect assez florissant. A un coude de la route, le premier peut-être depuis Sainte-Hélène, on se trouve entre les premières habitations de la Canau. Ce sont, pour la plupart, de petites maisons basses, mais blanches et propres : leurs portes se garnissent de curieux surpris de voir passer nos véhicules, qui formaient un cortège comme, de mémoire d'homme, on n'en avait vu dans le pays.

En descendant de voiture, nous sommes reçus par M. Caupos, maire de la

Canau, qui veut bien nous héberger; il s'empresse d'indiquer aux uns les chambres qui leur sont destinées, aux autres la grange qu'il met à leur disposition pour déposer leur léger bagage. Une courte promenade doit être faite avant le dîner; mais il faut se hâter, car le festin est prêt, et la salle de danse, transformée en salle à manger, attend les convives. On part donc immédiatement à la suite de M. Durieu de Maisonneuve, on dépasse le village, on entre dans le bois de pins, et bientôt on arrive à un fossé qui, quelques pas plus loin, fait un coude et s'élargit brusquement. « Messieurs, voici l'*Aldrovanda*! » s'écrie M. Durieu; aussitôt chacun s'élance sur l'étroit sentier qui côtoie le fossé, dans l'eau duquel flottent en effet de nombreux échantillons de la rare et curieuse Droséracée. Je laisse à penser l'activité que nos botanistes déploierent pour se procurer quelques brins de cette plante inconnue à la plupart d'entre eux et dont la conquête était le but principal de notre excursion (1). En peu d'instants, tout le monde eut sa part du butin. Mais bientôt on donne le signal du départ, et, malgré l'intérêt de cette récolte, on reprend aussitôt le chemin de la Canau, car M. Caupos et son dîner nous appellent. On revient donc enchanté de ce premier succès si facilement et si promptement obtenu.

M. Durieu de Maisonneuve, assisté de M. le comte Jaubert, préside le repas, qui dépasse les espérances de ceux même qui, habitués à être traités par M. Caupos, savent par expérience que l'on peut compter sur lui. Tout le monde exprime sa satisfaction et sa surprise de trouver au fond des landes, dans un pays qu'aucun service de voitures ne relie à Bordeaux, un dîner si varié, si finement préparé et en même temps si bien servi.

Quelque nombreux, quelque joyeux que soient les convives, un ordre parfait règne durant le repas, animé seulement par la gaieté pleine de convenance et l'entrain de chacun, par les saillies et les bons mots que les circonstances amènent. A la fin du dîner, M. le comte Jaubert se lève pour féliciter M. Caupos, et ses paroles émeuvent vivement notre excellent hôte peu habitué à de pareils éloges dans ce pays assez primitif. M. Jaubert, s'adressant ensuite à M. Durieu de Maisonneuve, le remercie du dévouement avec lequel il dirige la belle excursion qui, grâce à lui, a déjà si heureusement commencé; il termine en lui portant un toast acclamé par tous les convives. Le repas achevé, on se répand sur la prairie qui entoure la maison, pour jouir de la fraîcheur et de la beauté de la soirée.

Enfin chacun songe à gagner son gîte: ceux à qui les dix ou douze lits dont pouvait disposer le village sont destinés prennent, sous la conduite de M. Caupos, le chemin de leurs chambres. Pour les autres arrive une énorme charretée de paille accueillie par des acclamations unanimes. La salle du festin va devenir la chambre à coucher. Tout le monde mettant la main à

(1) Voyez dans le Bulletin, au sujet de l'*Aldrovanda*, diverses communications faites à la Société par MM. Chatin (t. V, p. 580) et J. Gay (*Ibid.*, p. 587 et 725), et la monographie de cette plante par M. Caspary (*Ibid.*, p. 716).

l'œuvre, le plancher est bientôt couvert d'une épaisse couche de paille. Chacun choisit sa place et s'installe à sa fantaisie. Les plus prudents tirent de leur sac un manteau ; les autres se munissent d'un supplément de paille et disparaissent complètement sous cette couverture d'un nouveau genre. Mais en vain invoque-t-on le sommeil, en vain s'efforce-t-on de fermer les yeux : les plaisantes méprises des retardataires, la nouveauté de la situation, la bizarrerie des costumes, tout conspire à tenir la gaieté en éveil, et ses éclats vont chercher jusque dans leurs lits ceux d'entre nous qui, moins bien partagés, ont obtenu une chambre. Enfin le jour paraît ; on se lève aussitôt, et bientôt tout le monde est réuni.

Les préparatifs du déjeuner et le déjeuner lui-même nous retiennent jusqu'à six heures et demie. A sept heures nous montons dans les bateaux sur lesquels nous devons parcourir les chenaux riches en plantes rares. En tête de la flottille s'avance le batelet décoré du titre pompeux de *vaisseau-amiral*, et à juste titre, car portant le guide de l'excursion, c'est lui qui doit nous mener à la conquête des espèces précieuses que M. Durieu de Maisonneuve a découvertes dans ces chenaux et dans l'étang.

Dès le départ, on aperçoit le *Juncus heterophyllus*, mais malheureusement il est beaucoup trop avancé. Un peu plus loin, on recueille le *Sparganium minimum*. L'*Aldrovanda* paraît à son tour, mais à peine en avait-on pêché quelques fragments, que de l'un des bateaux s'élèvent des exclamations bruyantes. On vient de trouver une fleur d'*Aldrovanda* ! Sur la motion de M. Durieu, on destine ce précieux brin à l'excellent M. J. Gay, que nous regretterons toujours de n'avoir pas eu parmi nous en ce jour mémorable. Les cris de joie se succèdent rapidement, car presque tous les échantillons qu'on retire de l'eau sont munis de fleurs et même de fruits. Chacun lutte d'adresse, mais aussi de générosité, car on n'oublie pas ceux qui, mal placés, sont moins heureux. Tout le monde jouit également de la fête, les Bordelais aussi bien que leurs hôtes, car, dans nos précédents voyages, à peine avions-nous recueilli trois ou quatre pieds de cette plante munis d'une maigre fleur, et jamais encore nous n'en avions trouvé des individus aussi longs et aussi vigoureux. Quelques-uns ont une longueur de plus de 60 centimètres, et présentent 7 à 8 ramifications. Tout en faisant provision de la précieuse Droséracée, on avance peu à peu ; l'eau devient extrêmement profonde, et, l'*Aldrovanda* disparaissant, les bateaux prennent une allure plus rapide et arrivent à l'étang. Pour donner une idée du coup d'œil que nous avons sous les yeux, il faudrait, non pas la plume d'un novice, mais bien le crayon de l'habile artiste qui nous a fait le plaisir de nous accompagner dans cette excursion, et qui, profitant de la lenteur de notre marche et de nos haltes, nous suivait à distance et fixait sur le papier, tantôt l'admirable paysage qui se déroulait devant nous, tantôt les évolutions de notre flottille. Que ne puis-je mettre sous vos yeux les croquis esquissés par M. Léo Drouyn avec tant de rapidité et de talent ! Grâce à eux,

vous reverriez cet immense étang encadré par des dunes et des forêts, et vous contempleriez ce paysage que tout contribuait à rendre plus imposant. Les nuages, d'un gris clair, uniformément répandus sur le ciel, permettaient d'embrasser du regard toutes les parties de l'étang, sans être incommodé par les rayons du soleil; le temps, d'un calme parfait, laissait immobile la surface des eaux, qui ressemblait à une glace immense dans laquelle se réfléchissaient les grands arbres qui viennent plonger leurs dernières racines jusque dans l'étang. Les souches nombreuses qu'on voit surgir comme des récifs montrent assez quels sont les empiétements incessants de ces eaux aujourd'hui si paisibles, lorsque, soulevées par le terrible vent d'ouest, elles viennent battre avec fureur la lisière de la forêt. En face de nous, s'élevait une petite île inculte (île des Boucs), couverte d'ajoncs et de hautes fougères; nous nous dirigeons vers cette île, et après y avoir cueilli le *Cistus salvifolius* et l'*Helianthemum alyssoides*, nous nous hâtons d'arriver au point culminant, d'où l'on peut jouir pleinement de l'ensemble du site. Les dunes forment une ligne ondulée nous apparaissant tantôt blanche, tantôt sombre; les unes font ressortir, par leur nudité et l'éclat de leur sable blanc, la teinte foncée que présentent les autres couvertes de pins. Au nord et au sud, l'étang se perd à l'horizon. Les découpures du rivage, un cap finissant par une pointe aiguë couverte de quelques arbres déchiquetés par l'âge et le vent, donnent au paysage un relief et une originalité que bien des touristes vont chercher au loin sans songer que, près d'eux, à une dizaine de lieues d'une des plus grandes villes de France, se trouve un étang, un lac devrais-je dire, qui ne le cède guère à ceux de la Suisse ou des Pyrénées. Pendant que nous admirions, nous devions sans doute offrir nous-mêmes un aspect assez curieux, car en redescendant, nous apercevons M. Léo Drouyn sur son bateau, très occupé à dessiner dans son album, l'île, nos bateaux et notre troupe.

Mais il est temps de partir; on se rembarque, et le *vaisseau-amiral* cingle vers la plage où croissent en abondance le *Chara fragifera* (1) et le *Lobelia Dortmanna* (2). Avant d'aborder, on voyait, à travers l'eau limpide, des tapis de *Chara*, mais recouverts par deux ou trois pieds d'eau. Au bord de la plage, on était éloigné des dernières touffes d'une dizaine de mètres au moins. Comment faire pour y arriver, et surtout pour extraire du sable les curieux bulbilles de ce *Chara*? « Voilà comment on fait! » s'écrie M. Durieu qui, dans un costume assez étrange, entre résolûment dans l'eau, une bêche à la main. Un pareil exemple ne suffisait pas encore pour entraîner les irrésolus. Mais, quand on vit M. Durieu soulever du fond de l'eau de beaux échantillons de *Chara*, et les faire admirer de loin, ce fut à qui serait le plus tôt prêt pour en faire

(1) Voyez plus haut, p. 179.

(2) Au mois d'août, le *Lobelia Dortmanna* ne présente plus ni fleurs ni fruits, mais les échantillons de cette plante que nous avons recueillis étaient pourvus de stolons qui se développent vers la fin de l'été.

autant, et en quelques instants de nombreux pêcheurs de *Chara*, dans l'eau jusqu'aux genoux, couvraient la baie. M. Main, l'un de nos plus aimables et plus gais compagnons, a remarqué que ce *Chara* jouit de la même propriété que les Mousses et les Lichens, c'est-à-dire qu'après l'avoir séché grossièrement, on peut lui rendre l'apparence de la vie en le plongeant dans l'eau. Pendant ce temps, quelques-uns, séduits par la beauté de l'eau, s'écartent pour prendre le plaisir du bain. L'un d'entre eux, hardi nageur, M. H. de la Perraudière, s'étant assez éloigné du rivage, rencontre le *Potamogeton lucens*, qui n'avait point encore été trouvé dans les eaux de l'étang : ce *Potamogeton* était remarquable par son port et la forme particulière de ses feuilles. L'abondance du *Chara* est telle, qu'en peu de temps la provision est suffisante au gré de chacun, et bientôt on se dirige vers la Canau en explorant le pays, parsemé de nombreux marécages qui promettent encore d'intéressantes récoltes.

Dans les sables qui bordent l'étang, nous recueillons le *Scirpus Rothii* et une curieuse forme de l'*Alisma ranunculoides* (*A. repens* de quelques auteurs), que nous avons déjà vue la veille près de Sainte-Hélène; puis M. Durieu de Maisonneuve attire notre attention sur l'*Heleocharis multicaulis* qui couvre le sol : il nous fait remarquer un fait constaté l'année dernière par un jeune botaniste bordelais, M. Motelay, qui possède à un haut degré ce coup d'œil pénétrant et sûr qui est une des plus précieuses qualités du naturaliste. M. Motelay a observé que quelques-unes des racines de l'*Heleocharis* se terminent par une sorte de bulbille. Sur la demande de M. Durieu et de M. Motelay, M. Eug. Fournier veut bien se charger de l'étude de ce fait intéressant (1).

La première plante qui nous arrête ensuite, sur les bords d'une mare riche encore en *Aldrovanda* fleuri, est le *Petroselinum Thorei*, que ses élégantes ombelles décèlent au milieu du gazon. A quelques pas de là, mais cachée par un monticule couvert de pins, se trouvait une dépression de terrain vaseux où croissaient de nombreuses Utriculaires en fleur. On y remarque d'abord l'*Utricularia neglecta*, puis l'*Utr. minor*. On avait déjà récolté dans les chenaux profonds l'*Utr. Bremii*?. Mais, parmi ces Utriculaires, M. Motelay découvre des pieds fleuris de l'*Utricularia intermedia* que jusque-là nous n'avions vu que dépourvu de fleurs. A cette bonne nouvelle, tous se précipitent vers la mare qui renferme ce précieux trésor; mais la vase est si profonde et si noire, que presque tous reculent, puis reviennent avec plus de précaution, et, à force de patience ou d'intrépidité, obtiennent quelques échantillons.

Cependant les rangs se sont éclaircis : les uns, partis les premiers, n'ont rien su de cette dernière découverte, et sont déjà à la Canau; les autres se sont hâtés, au sortir de la mare, de courir vers le foyer de notre hôte.

(1) Voyez plus haut, p. 579.

Ceux qui restent se dirigent vers le marais où croît le Poirier sauvage à fruits d'Azerolier (1). Nous remarquons sur notre passage le *Myrica Gale*, arbrisseau à odeur balsamique qui, dans ces marais profonds, atteint et dépasse même souvent 2 mètres.

Nous y trouvons encore une forme particulière du *Stachys palustris*, qui attire l'attention de quelques botanistes. Nous atteignons enfin le fameux Poirier; les premiers arrivés se partagent les six fruits qui composent toute la récolte de l'année, les autres prennent des greffes pour essayer d'obtenir ailleurs ce qu'ils ne peuvent avoir ici. Dans ces marais croît encore un *Rubus* particulier, que M. Lespinasse, qui étudie depuis longtemps avec beaucoup de soin les *Rubus* de la Gironde, désigne sous le nom de *R. palustris*.

On aurait bien encore à chercher, dans un chenal, quelques formes particulières de l'*Utricularia vulgaris*, mais il est près de trois heures, et l'on s'empresse de franchir le court intervalle qui nous sépare de la Canau, en se félicitant de l'heureux succès de la journée, qui a dépassé par ses résultats tout ce qu'on en pouvait espérer.

Cependant notre hôte n'avait nullement perdu son temps. La salle qui nous avait servi de dortoir a été débarrassée de la paille qui la jonchait; notre longue table est resplendissante de blancheur et de propreté; la porte, décorée d'un épais feuillage, simule un arc de triomphe, et M. Caupos n'attend plus que les retardataires pour donner le signal du festin. L'annonce du potage vient arracher l'un à ses plantes, l'autre à sa conversation. Le dîner, auquel rien ne manque, pas même le menu calligraphié par une main exercée, révèle dans ses détails un savoir-faire qui eût fait honneur à une cuisine renommée.

Aussitôt après le repas, égayé par le contentement général et aussi par la verve de quelques-uns de ces hommes aimables et spirituels dont la société a tant de charme, tout le monde monte en voiture. Toutefois on avait pris le temps d'adresser à M. Caupos et à sa famille les remerciements et les témoignages de satisfaction qu'ils méritaient si bien pour la façon dont ils avaient contribué à nous rendre la journée agréable.

Le retour s'effectua assez rapidement, malgré le peu d'apparence de nos attelages, et à dix heures du soir nous rentrions tous à Bordeaux.

M. Durieu de Maisonneuve, vice-président, fait à la Société la communication suivante :

ÉTUDE TAXONOMIQUE DE LA LIGULE DANS LE GENRE *CAREX*,

par M. DURIEU DE MAISONNEUVE.

Il est un grand genre de Cypéracées, peu varié et peu gracieux dans ses formes, à peu près sans usage dans l'économie rurale, souvent même plus

(1) Voyez le Bulletin, t. V, p. 726.